

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mardi 11 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Mardi 11 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Politique](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Politique extérieure](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothee \(Politique\)](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-09-11

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, mardi 11 sept 1849

4 heures

Voici l'histoire de la lettre du Président sur Rome. Il l'a écrite lui seul. Puis il l'a montrée d'abord à M. de Tocqueville, qui s'est un peu effarouché, et a fait des objections. Le Président a réfuté les objections et soutenu sa lettre ajoutant d'ailleurs, qu'elle était partie. La conversation a continué entre eux et Tocqueville entraîné, moitié par les raisonnements, très obstinés (du président) moitié par l'autorité du fait accompli, a fini par se rendre et par approuver la lettre se réduisant à demander qu'elle fût montrée au Conseil. Le président y a consenti ; le conseil a été convoqué et la lettre montrée. Tous les ministres présents, sans exception ; nommément M. de Falloux. Tous, ou presque tous, ont répété les objections de M. de Tocqueville. Tous sont revenus au même point, à l'approbation de la lettre partie. Le Président a bien constaté cette approbation. Puis, trois jours après, il a dit que sa lettre n'était point partie avant la délibération du Consul mais seulement le lendemain. Ils se sont regardés, et n'ont rien dit. Vous savez tout ce qui a suivi la publication de la lettre. On dit qu'elle a été écrite par l'inspiration de Dufaure. C'est vraisemblable, et tout le monde le croit. Le parti légitimiste a fait dire au Président, par un intermédiaire fort accrédité auprès de lui, qu'ils étaient bien fâchés mais qu'il leur serait impossible de voter pour lui, sur cette question, dans l'assemblée, qu'ils ne pourraient se dispenser de voter avec le petit parti catholique (30 ou 40 membres) qu'il s'était aliéné par sa lettre. Que la majorité courait donc grand risque d'être disloquée. Le général Changarnier blâme ouvertement la lettre et paraît, en tout, moins intime avec le Président. Les conséquences de ceci à l'intérieur, peuvent donc être grosses. Quant aux conséquences à l'extérieure, il faut attendre ce que diront le Pape et l'Autriche. Je doute qu'ils fassent comme les ministres du Président et qu'ils avalent la lettre parce qu'elle est écrite et publiée. Le rédacteur du journal légitimiste de Caen vient de m'arriver en hâte pour me dire que la réconciliation des deux familles était faite, que M. le Duc d'Escars le lui écrivait positivement, et que son journal l'annoncerait demain. Ils sont évidemment en grand travail pour faire faire, et surtout pour faire croire. On dit que M. de Montalivet, agit fort dans ce sens. Vous en revient-il quelque chose ?

Autre bruit de Dieppe. Thiers a fait une longue promenade en mer, dans un bon canot, avec trois hommes sûrs. Il a rencontré au large M. le Prince de Joinville, et ils ont passé deux heures ensemble. L'attaque contre Dufaure, pour sa répugnance à écarter les fonctionnaires rouges au quasi-rouges, sera très vive. Chacun a des faits choquants à citer. La coïncidence de deux attaques vives sur la politique du dedans, et celle du dehors, fera plus que doubler l'effet. Le cabinet peut sortir de la mort, et le Président blessé. Je ne rencontre personne qui croie au dire de Morny sur Thiers et Molé prenant le pouvoir. Le choléra devient plus rare à Paris. Toujours grave quand il vient, mais plus rare. On dirait aujourd'hui qu'Odilon Barrot, en était atteint. Ce qui est sûr, c'est qu'il a été assez souffrant pour demander instamment qu'on le laissât tranquille pendant huit jours, sans lui parler de rien, dans sa maison de campagne de Bougival. Il y était en effet quand la publication de la lettre du Président est venue l'en tirer. M. de Villèle est fort malade, dans sa terre près de Toulouse. Plus malade encore d'esprit que de corps. La tête très affaiblie, presque en enfance. Il n'a que 75 ans. M. Ravez sera remplacé à l'Assemblée par son fils. Il me semble que j'ai vidé mon sac. J'ai eu du monde toute la matinée de Paris, Trouville et Caen.

Lady Anna Maria Domkin est partie ce matin. Encore un orage tout à l'heure. Mercredi 12, huit heures Toujours la pluie, et assez froid. J'ai eu hier un assez bon échantillon de la disposition des fonctionnaires qui servent ce gouvernement-ci. Le Préfet du département est venu me voir. Il n'était pas encore venu, moitié par

lâcheté, moitié à cause de la session du Conseil général. C'est un homme sensé, intelligent, honnête tout cela dans la région moyenne, et préfet sous la monarchie. Il a l'esprit très libre, et la langue assez libre sur toutes choses, y compris toutes les personnes. Il m'a raconté le séjour du Président au Havre où il était la session de son Conseil Général, les circulaires des Ministres, les discours en promenade de M. Léon Faucher, en spectateur qui ne prend pas grand intérêt au spectacle et n'admire pas beaucoup les acteurs. Les hommes de ce temps-ci ont l'art d'avoir de l'impartialité sans indépendance et de la liberté d'esprit sans dignité. Au fait, ce n'est rien de plus que la nature humaine, déshabillée et courbée par des coups de vent trop forts pour elle.

Onze heures

Ménagez vos yeux. C'est beau à moi de vous dire cela en présence d'une lettre un peu courte. N'importe ; ménagez vos yeux, et adieu sans fin. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mardi 11 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-09-11.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/02/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3114>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 11 sept. 1849

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2474
Des Acheté - Mardi 11 Aout 1849
4 heures.

Voici l'histoire de la lettre du Président au
Rome. Il l'a écrite lui seul. Puis il l'a montrée
d'abord à M. de Tocqueville, qui l'a dit un peu effa-
rouché et a fait des objections. Le Président a
réfuté les objections le contenu de la lettre, ajoutant
d'ailleurs qu'elle étoit partie de conversation a
continue' entre eux, et Tocqueville ^{interroge}
par les raisonnements, très abiliés, ^{de M. de Tocq.} ~~trouvé~~ par
l'autorité du fait accompli, a fini par se rendre
et par approuver la lettre, se réduisant à
demander qu'elle fût montrée au Comite. Le Président
y a consenti; le Comite a été convoqué et la lettre
montrée. Tous les ministres présents, sans exception
nommément M. de Falloux. Tous, ou presque tous,
ont déposé les objections de M. de Tocqueville.
Tous sont revenus au même point, à l'approbation
de la lettre partie. Le Président a bien combattu
cette approbation. Puis, trois jours après, il a dit
que la lettre n'étoit point portée avant la deli-
beration du Comite, mais seulement le lendemain.
Ils se sont séparés, et tout m'en dit. Vous savez
tout ce qui a suivi: la publication de la lettre.

On dit qu'elle a été écrite par l'inspiration
de Dupau. C'est vraisemblable, et tout de monde
le croit.

Le parti légitimiste a fait dire au Président,

par un intermédiaire sans a crédité auprès de lui, qui étoient bien fâchés, mais qui leur devint impossible de voter pour lui, sur cette question, dans l'Assemblée, qu'ils ne pouvoient se dispenser de voter avec le petit parti catholique (30 ou 40 membres) qui s'étoit aliéné par sa lettre. Sur la majorité l'on voit donc grand risque d'être désignée.

Le journal Charyseus blame surtout dans la lettre ce point, en tout, moins intime avec le Président.

Les courages de lui, à l'instinct, peuvent donc être grossis. Quant aux courages, à l'instinct il faut attendre ce que diront le Pape et l'Assemblée. De doute qu'ils fassent comme les ministres du Président et qu'ils aient la lettre pour qu'elle lui soit et publiée.

Le rédacteur du journal légitimiste de Combray de m'arriver en hâte pour me dire que la réconciliation des deux familles étoit faite, que M. le duc d'Encaen le lui écrivait positivement, et que son journal l'annonçait demain. M. de Combray évidemment en grand travail pour faire faire, et surtout pour faire croire. On dit que M. de Montalivet agit fort dans ce sens. Vous en revient-il quelque chose?

Autre bruit de Dieppe. Thiers a fait une

longue promenade
avec son homme, son
poème de Combray
ensemble.

L'attaque et
l'écarter la fonction
très vite. Chacun
coïncidence de
du dedans et ce
l'effet. De l'abri
Président blame

Il ne s'agit
M. de Combray sur Thiers
de choleria
grâce quand
aujourd'hui 9
Ce qui me lève
pour demander
tranquille pour
rien, dans la nuit
Il y étoit en
lettre du Président

M. de Combray
prie de Toulouse
de corps. La
ord que 75 ans
par son fils.

te auprès de lui,
leur devant
cette question,
me de dispenser
lique (30 ou 40
la lettre. Que
riquo d'être
e mortellement
intime avec le

obéir, peuvent
régimes, à l'instar
le Pape et l'Autriche.
ministres, de
être pourqu'il
gétimiste de Lam
me dire que la
était faite, que
ait positivement,
t demain. Ne
ait pour faire
noire. On lit
on dans ce jour.

Thiers a fait une

longue promenade en mer, dans un bon canot, avec
deux hommes, sur. Il a rencontré au large M. le
Prince de Joinville, et ils ont passé deux heures
ensemble.

L'attaque contre Duparc, pour sa réputation à
l'égard des fonctionnaires, rouges ou quasi-rouges, sera
très vive. Chacun a des faits choquants à citer. La
coïncidence de deux attaques vives, sur la politique
de dedans et celle de dehors, sera plus que double
l'effet. Le cabinet peut lortir de là, mais, et le
Président blessé.

Je ne rencontre personne qui croie au dire de

aujourd'hui qu'Odilon Barrot en était atteint.

Le choléra devient plus rare à Paris. Toujours

grave quand il vient, mais plus rare. On dit

ce qui est vrai, est quit à être avec l'attitude

pour demander instamment qu'on le laisse

tranquille pendant huit jours, sans lui parler de

rien, dans sa maison de campagne de Bougival.

Il y était en effet quand la publication de la

lettre de M. de Villèle est venue lui tirer.

M. de Villèle est son malade, dans sa ferme

près de Toulouse. Plus malade encore d'esprit que

de corps. La tête très affaiblie; presque infirme. Il

est que 75 ans. M. Havry sera remplacé à l'Assemblée

par son fils.

Il me semble que j'ai vidé mon sac. J'ai eu du monde toute la matinée, de Paris, Trouville et Caen. Lady Anna Maria Donnellin est partie ce matin. Encore un orage tout à l'heure.

Mardi, 12 - huit heures.

Soujours la pluie, or- assez froid.

J'ai eu hier un assez bon échantillon de la disposition des fonctionnaires qui servent le gouvernement. Il a été de préférer du département est même une fois. Il a été par encore venue, moitié par l'école, moitié à cause de la session de Courville général. C'est un homme de sens, intelligent, honnête, tout cela dans la région moyenne et préfère de Courville. Il a l'air très libre, et la langue assez libre sur tout. Chacun y compris tout le personnel. Il m'a raconté de séjour de Péridon au Havre, où il étoit la session de son Courville général, les circulaires des Ministres, les discours qu'il prononce de M. Léon Faucher, un spectateur qui ne prend pas grand intérêt au spectacle et n'admire pas beaucoup les acteurs. Les hommes de ce pays s'ont l'air d'avoir de l'importance dans indépendance et de la liberté d'opinion dans dignité. Au fait, ce n'est rien de plus que la nature humaine des habillés et courtois par de, coup de vent trop fort pour elle.

onx heures.

Méritez vos yeux. C'est beau à moi de vous lire et de au préface d'une lettre en peu courte. N'importe; ménagez vos yeux, et adieu sans fin

